

Formation, objets d'études, insertion et pratique d'un médecin légiste et archéo-anthropologue, avec Philippe Charlier

*Portrait préparé par Anne-Claire Bondon, Nicolas Labaye, Juliette Misset, Vianney Petit, Elodie Thomas,
Lucie Tryoen, sous la direction de Mathilde Geley
Réalisation : Lucie Guyenot
Montage : Vanessa Harnois*

Circé. Histoires, Cultures & Sociétés
<http://www.revue-circe.uvsq.fr>

Entretien disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.revue-circe.uvsq.fr/formation-objets-detudes-
insertion-et-pratique-dun-medecin-legiste-et-archeo-
anthropologue-avec-philippe-charlier/](http://www.revue-circe.uvsq.fr/formation-objets-detudes-insertion-et-pratique-dun-medecin-legiste-et-archeo-anthropologue-avec-philippe-charlier/)

Pour citer cet article :

Philippe Charlier, « Formation, objets d'études, insertion et pratique d'un médecin légiste et archéo-anthropologue, avec Philippe Charlier », in *Circé. Histoires, Cultures & Sociétés*, Numéro 5, 2014.
URL : [http://www.revue-circe.uvsq.fr/formation-objets-detudes-insertion-et-pratique-dun-
medecin-legiste-et-archeo-anthropologue-avec-philippe-charlier/](http://www.revue-circe.uvsq.fr/formation-objets-detudes-insertion-et-pratique-dun-medecin-legiste-et-archeo-anthropologue-avec-philippe-charlier/)

Distribution électronique <http://www.revue-circe.uvsq.fr>

Parcours

On vous présente souvent comme médecin légiste, anthropologue ou historien ; vous-même comment vous définissez-vous ?

J'ai plusieurs casquettes. Je suis avant tout médecin, et notamment médecin-légiste. Mais je suis aussi anapathologiste, c'est-à-dire que je suis compétent pour examiner les corps, principalement les corps morts, d'abord macroscopiquement – à l'œil nu, le corps dans sa globalité, la peau, les téguments, les muqueuses, etc... – et puis aussi ce qu'il en reste et l'intérieur même de ce corps-là, une fois que la mort a fait son œuvre. Donc, c'est de la médecine légale pure et dure tout simplement, mais en utilisant aussi l'outil microscopique. Et puis ma spécialité, c'est d'utiliser les corps venant des temps plus anciens, les corps archéologiques pour améliorer les techniques d'identification et de diagnostic rétrospective en anthropologie médico-légale. Ainsi, au lieu d'utiliser des corps qui ont été donnés à la science, de les enterrer, de les fragmenter et de les morceler, bref de les altérer, et ensuite d'attendre que le temps fasse son œuvre pour ensuite les utiliser en faisant de la recherche expérimentale, je préfère gagner du temps, d'une part, et puis d'autre part, respecter le corps de ceux qui donnent leur corps à la science. J'utilise également des substrats archéologiques pour faire ça. De ce fait, j'utilise des crémations grecques – du musée du Louvre –, j'utilise des corps de rois, de reines, de maîtresse officielles ou non de rois de France, des momies égyptiennes, péruviennes ; bref des corps anciens, mais d'une façon opportuniste. Opportunisme dans le bon sens du terme. Je ne vais pas déterrer quelqu'un pour mon plaisir mais j'utilise un corps qui est déjà à disposition ; soit la tombe a été profanée par les Révolutionnaires, soit le corps est déjà dans une exposition, dans un musée ou sous la forme de relique. À ce moment-là, j'utilise toutes les techniques de la médecine légale et de l'archéologie pour aboutir à des résultats les plus fiables possibles. Vous voyez, c'est un travail qui est utile à la science, principalement à la médecine. Avant toute chose, je suis un médecin. Et puis, mon côté d'historien si je puis dire, c'est surtout de l'histoire des maladies et l'histoire des pratiques médicaux-chirurgicales. Je ne suis pas un historien des textes, je ne suis pas un historien-biographe ; je suis un historien des maladies et des pratiques médicaux-chirurgicales. Ce qui m'intéresse c'est de pouvoir poser un diagnostic fiable, sûr et certain, sur un corps ancien ou sur un substrat du corps humain, que ce soit un vieux dossier médical, un descriptif historique, une statuette d'Art Premier ou encore des enduits provenant de matières sacrificielles sur une statue ou un autel votif.

Interdisciplinarité

Vous êtes reconnu comme un représentant de l'interdisciplinarité ; avez-vous des difficultés à vous intégrer dans un monde académique cloisonné ?

Par ailleurs, vous travaillez très souvent au sein d'équipes multidisciplinaires ; comment envisagez-vous ce travail et en quoi le jugez-vous nécessaire ?

L'interdisciplinarité est un sujet très amusant car en France tout le monde l'appelle de ses vœux mais lorsqu'il s'agit de rentrer dedans et de la mettre en pratique, plus personne n'en veut, tout le monde en a peur. Je n'en ai pas peur, je trouve la séparation entre les sciences humaines et les sciences pures, dures ou fondamentales totalement artificielle et pour moi le mélange des deux est tout à fait harmonieux. Je n'imagine pas faire un travail d'anthropologie médico-légale sans faire un travail d'anthropologie physique, sociale, d'histoire, d'archéologie, d'ethnologie, tout ceci mis ensemble. Pour moi il s'agit d'une seule et même matière, c'est le progrès des connaissances.

C'est pour cela qu'à chaque fois que je signe des papiers ou que je dirige des analyses multidisciplinaires ou interdisciplinaires, il y a une vingtaine ou une trentaine de chercheurs. Le but n'est pas d'augmenter *l'impact factor* ou la visibilité des différents collaborateurs. Le but est d'utiliser les compétences de chacun. Je pense que quelqu'un qui fait du microscope électronique à balayage est ravi d'utiliser sa compétence. Alors qu'il est d'habitude en mécanique des fluides, il s'intéresse par exemple à des sceaux en cire aux Archives Nationales au sein desquels il y a des poils ou des cheveux de Charlemagne ou de Pépin le Bref. Un toxicologue qui d'habitude étudie les amalgames dentaires ou fait des dosages de strontium dans le sang de patients vivants est ravi de travailler sur des crémations grecques provenant du site de Troie et censées appartenir à Achille, Hector ou Patrocle.

Voilà le type d'analyse interdisciplinaire qui est particulièrement utile à la recherche en général et qui décroïssonne complètement les avancées scientifiques.

Divers objets d'études

Vous travaillez à partir de nombreuses sources : reliques, momies, statues, sources écrites... Les approches et les méthodes d'analyses sont nécessairement différentes. Comment arrivez-vous à croiser, par exemple, restes humains et écrits ? Avez-vous des sources privilégiées, qui vous parlent davantage ?

Notre but dans le laboratoire c'est d'avoir soit de nouvelles méthodes, soit d'obtenir des résultats sur tel ou tel individu qui nous est proposé pour l'étude. Ce ne sont pas tant les *case reports* qui nous

intéressent, mais surtout tester/développer/analyse une nouvelle méthode. Ensuite on peut utiliser soit un individu unique, soit une nécropole de plusieurs centaines d'individus, soit malheureusement une catastrophe contemporaine pour à chaque fois avancer un tout petit peu. Les compétences de chacun sont à chaque fois mises en exergue. Quand on s'intéresse à une figure historique, on s'intéresse idéalement à ses restes humains, mais aussi à ses représentations iconographiques comme les portraits, les gravures ou le masque mortuaire. On s'intéresse aussi à son dossier médical. Pour Louis XIII, par exemple, on a le journal d'Héroard qui, jour après jour, nous décrit toute la vie de cet individu-là, mais la vie par le petit côté médical de la lorgnette. Il a fait tant d'excréments, il a fait pipi tant de fois par jour, aujourd'hui il a un rhum, tel jour il a une crise hémorroïdaire, là il a trois vers qui lui sont sortis par le nez... ce genre de choses. Avec Héroard, on rentre vraiment dans la vie quotidienne de l'individu. Pour certaines figures historiques ou certains individus qui sont sortis de l'anonymat, on a la chance d'avoir ces différentes possibilités d'examens rétrospectifs. A chaque fois, le but c'est d'être sûr et certain que la personne étudiée est la bonne personne. Ensuite, il nous faut vérifier son identité par le côté pathologique, puis essayer de trouver sa cause de mort et ses circonstances de décès. On a tous ces outils-là à disposition. Ensuite on peut partir de l'individu unique et arriver sur une ethnie/une population, ou – comme vous l'avez dit – un artefact. (Je pense à) Un objet d'art premier par exemple. C'est comme faire parler un patient. Ce sont des patients un peu particuliers : il y a des résidus organiques qui sont à la surface et qui peuvent être d'origine humaine. Là à partir d'un objet on essaie de reconstituer la vie de l'objet : non pas sa mort – même si pour certains les statues meurent aussi. En cas d'occurrence ce n'est pas nous qui sommes chargés de l'autopsie pour la cause du décès. On est chargé d'une autopsie pour reconstituer toute la vie de cette statuette : ses différentes étapes de confection, et surtout s'en assurer son authenticité, non pas sur le plan médical mais judiciaire, et puis également savoir comment elle a été bâtie, remonter les étapes. Étudier une statuette, c'est aussi la possibilité d'étudier des maladies qui ne laissent pas de traces sur le squelette. Par exemple une lèpre à faible degré d'évolution, ou encore une variole, une paralysie faciale... tout ceci n'est pas forcément visible sur un corps « squelettisé », voire même sur une momie en mauvais état de conservation. Heureusement dans ces cas-là il nous reste des masques mortuaires, des masques sculptés : je pense aux masques de l'Himalaya ou du Timor en Indonésie. Il nous reste également des statuettes – qui sont celles du Bénin – principalement celles sur lesquelles je travaille en ce moment. Elles sont de la région d'Abomey, ce sont des statuettes vaudous : les Botchio par exemple, et autres. Au Burkina Faso ce sont les masques de danse. Pour moi ce sont des patients à part entière. Ce sont des patients un peu particuliers, mais ils font partie de la consultation.

L'Art premier

Vous avez réalisé récemment le catalogue d'une exposition sur l'art premier, et vos travaux actuels s'intéressent à la statuaire dont vous avez sorti ici quelques spécimens. Comment cette nouvelle source s'inscrit-elle dans vos problématiques ?

Quel nouveau regard pouvez-vous apporter sur la question de la représentation du corps mort grâce à votre parcours, que n'auraient pas par exemple un anthropologue ou un historien de l'art ?

Je ne prétends pas apporter quelque chose de mieux que les anthropologues que les historiens de l'art et autres. Je prétends apporter un autre regard tout simplement, mais vraiment à part égale, il n'y a pas de compétition du tout.

Ce regard médico-légal permanent, cette question incessante sur la vie, la mort et l'étude des restes humains, forcément m'amène à me poser des questions sur l'anthropologie de la mort ; c'est à dire la compréhension par l'homme de sa propre fin, et la gestion des rituels funéraires, mais aussi la gestion de la peur de la mort et de la peur des morts, tout ceci pour moi est un grand tout. Je peux très bien être obligé de réfléchir à ces questions-là aux décours d'une autopsie médico-légale, dans la gestion d'une expertise sur dossier, où certains faits et gestes de contemporains actuels sont guidés par des peurs ancestrales, que ce soit dans une communauté roumaine, dans une communauté malgache ou dans une communauté d'Afrique noire ou cubaine, peu importe - ou même une population française issue de la Sarthe par exemple pour lesquelles les croyances de sorcelleries sont encore bien ancrées. Tous ces regards-là s'entremêlent entre eux. Les masques, les statues africaines, les pendentifs birmans par exemple d'un peuple premier qui persiste encore là-bas ; tout ceci pour moi est une représentation de la grande variété humaine, de sa peur face à l'inconnu. Ce concept là pour moi il est très important : la lutte contre l'inconnu ; la façon avec laquelle les hommes arrivent à gérer, à dominer un tout petit peu cet inconnu. L'inconnu c'est quoi ? C'est la mort, les maladies, l'avenir. Il n'y a rien d'autre – il y avait un inconnu géographique qui maintenant s'amenuise de façon assez drastique. Les statuettes disent ceci, l'étude des nécropoles, l'exhumation des corps, l'étude du squelette mais aussi de tout ce qui l'entoure dans la tombe, et les rituels autour de la tombe : tout ça d'abord me fascine à titre personnel et puis ensuite justifie d'un regard interdisciplinaire entre archéologues, médecins légistes, physiciens, chimistes, pharmaciens, radiologues, tous les champs du possible que ce soit à l'hôpital, à l'université et ailleurs.

Ce pendentif par exemple il est porté par des jeunes garçons pour leur cérémonie d'initiation, c'est un rite de passage d'une communauté de peuple premier entre la Birmanie et l'Inde. Il est assez intéressant parce qu'il est réalisé avec deux côtes qui sont des côtes animales, et puis ce pendentif-là, à proprement parlé, c'est en fait un maxillaire supérieur, donc la partie supérieure de la denture d'un herbivore local, une sorte de petit buffle tout simplement entièrement recouvert de terre cuite et qui représente un individu mal formé. C'est un individu avec 4 yeux, 3 nez, 3 bouches. Ce sont en fait deux jumeaux fusionnés ou alors un individu dont les deux têtes se sont embryologiquement séparées. Pourquoi ce pendentif-ci est porteur d'une telle anomalie ? C'est ce sur quoi on est en train de travailler dans le laboratoire ; pourquoi faire une représentation d'un individu mal formé ? Est-ce que c'est par analogie avec les divinités pluri céphaliques - des individus avec plusieurs têtes qu'on retrouve en Inde (Brahma, Vishnu par exemple) ; ou est-ce que c'est par analogie avec des individus mal formés qui sont nés dans le village et qui sont restés sous la forme d'entité divinisées ou d'êtres primordiaux ? Pour l'instant on ne sait pas encore. On est en train de confronter ce descriptif anatomique, le substrat qui le constitue (cet herbivore), et puis les traditions orales ; tout ça en collaboration avec diverses institutions, que ce soit l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, le musée du quai Branly et encore le muséum national d'histoire naturelle. Interdisciplinarité, avec un problème embryologique ou tératologique, un problème ethnologique ou anthropologique, un problème archéo-zoologique, ethnologique. On est vraiment dans le mélange des compétences pour mieux comprendre un objet, une croyance, et pourquoi ça intervient à ce moment-là ? Ça intervient au moment de rite de passage et étonnement ça survient également dans les rites mortuaires, on voudrait bien savoir pourquoi.

Ce reliquaire Kota, du Gabon, il est intéressant aussi de l'étudier sur le plan anthropologique et médical. C'est un reliquaire portatif, c'est un tombeau portatif ; là il y a les restes d'un chef coutumier. Ça date de la première moitié du 20^e siècle. L'avantage c'est qu'il est intact, il n'a jamais été ouvert ; un panier en osier, recouvert par une petite corne d'antilope, un tibia et puis deux gros coquillages d'eau douce. On a la figure du reliquaire qui ne représente pas du tout les traits du défunt, qui est une sorte de gardien de reliquaire. Les deux yeux et le nez acéré sont là pour repousser les mauvais esprits, qui auraient éventuellement tendance à vouloir s'attaquer à ce qu'il y a en dessous. Protégé par de l'écorce de palmier, on retrouve ce qu'il reste du chef coutumier. En fait il a été enterré, puis déterré quelques temps après, et des résidus de son tombeau ont été déposés ici. On sort ce panier au moment des grandes cérémonies : récoltes, semailles, moissons, grands mariages, intronisations etc. Ça nous intéresserait, sans le profaner, d'en connaître le contenu. Il a subi un examen scanographique, on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas, ni les dents habituelles,

ni les ossements habituels, mais il y avait une sorte de terre avec des résidus un petit peu calciques dedans. C'est tout simplement la terre des langes d'abord, le tissu du linceul, puis la terre qui correspond à la décomposition du corps de cet individu-là. Des dosages toxicologiques et moléculaires ont été faits de la terre d'enfouissement après une fibroscopie qui nous ont permis de montrer qu'il s'agissait bien de résidus de putréfaction, avec énormément de phosphate correspondant à la décomposition et à l'altération du cadavre. Donc sans altérer la structure de cet objet-là, on en connaît beaucoup mieux l'organisation, on sait aussi que ça n'est pas un faux même s'il a une composition un peu différente des autres, peut-être parce qu'il y en a une faible quantité qui ont été analysés. Où est ce qu'on publie ces résultats-là ? Dans des revues de radiologies, dans des revues de médecines légales, parce que ça a un intérêt à la fois pour la médecine et puis aussi à titre d'exemple ou de méthodologie mise en place.

Les controverses

Vos travaux soulèvent régulièrement des controverses dans les médias et dans le monde scientifique. L'exemple le plus récent concerne la reconstitution faciale de Robespierre. Comment les expliquez-vous ? Quelle méthode employez-vous pour y répondre ? Comment arriver à convaincre le plus grand nombre ?

Philippe Charlier : L'interdisciplinarité fait parfois grincer un peu des dents, l'originalité de certains travaux aussi. Je comprends très bien que cette originalité puisse poser problème, néanmoins nous sommes là vraiment dans ce laboratoire, dans cette structure et dans cette faculté pour décloisonner la recherche et faire des ponts permanents entre les différentes technologies, les différentes façons d'utiliser et de décrypter à la fois le vivant, le mort et les échantillons. Je sais notamment qu'il y a eu des dents qui ont grincé vis-à-vis de Robespierre parce que l'image même de la reconstitution du visage de Robespierre ne correspondait pas à l'idéal, d'abord de beauté pour certains, et d'autre part l'idéal révolutionnaire. Il ne s'agit pas de plaire à tout le monde, il s'agit d'être objectif tout simplement. D'ailleurs, petite parenthèse, la reconstitution du visage de Robespierre n'était qu'une illustration de cet article, qui était d'ailleurs une lettre pour la section correspondance du *Lancet*, ce n'était que l'illustration. Tout le fond de l'article était uniquement fondé sur une correspondance, un dossier médical, des données historiques, qui ont été vérifiés, qui ont été validés, et qui pour le coup ne donnaient pas sujet à problématique ou à controverse. Vous voyez la controverse ne portait pas sur l'article mais juste sur l'illustration, qui a fait grincer des dents. Et quelles dents; un politicien qui a trouvé que l'on cherchait à nuire d'une façon extrême à la beauté de cet individu auquel il s'amalgame totalement corps et biens, cela n'est pas une critique

recevable évidemment. On se rend compte en fait que, plus on travaille sur les figures historiques, que les figures du passé sont très très politisées. Je ne pensais pas sincèrement en travaillant sur Robespierre, surtout en faisant une lettre à un journal, ce n'est pas un article de fond qui fait cinq ou six pages, voire douze pages, c'est juste une lettre donc cela fait une page dans une revue, je ne pensais pas d'abord que cela ferait un ramdam si important, surtout que ce n'est pas un diagnostic exceptionnel, une sarcoïdose, peu importe, mais je ne pensais pas surtout que sur le plan politique cela raviverai des tensions de ce type-là. Pareil, en travaillant sur Henri IV, je ne pensais pas que cela raviverait cette querelle permanente, que j'espérais éteinte, entre les Orléans et les Bourbons. La possession de la tête d'une part, son identification sûre et certaine d'autre part, les querelles génétiques quant à l'authenticité ou la fidélité du clan quel qu'il soit actuel par rapport à leurs ancêtres. Tout ça est extrêmement ravivé et je ne pensais pas marcher sur des œufs sur ce type d'individus enterrés depuis belle lurette. Au moins cela m'a bien ouvert les yeux sur la faiblesse humaine.

Ouverture au grand public

Vous faites souvent l'effort de « vulgariser » vos travaux à travers vos ouvrages mais aussi par des émissions radio et télévisées. Le terme « vulgarisation » est souvent considéré comme péjoratif dans le milieu de la recherche et associé à une forme de simplification très peu scientifique. Qu'en pensez-vous ? Quel est l'intérêt, selon vous, de partager et de rendre accessible vos travaux au plus grand nombre ?

La recherche scientifique n'est pas faite pour être lue juste par cent personnes dans le monde, dans une revue à très fort *impact factor*. Ça n'a aucun sens, ça n'a pas d'intérêt. Nous on est chercheurs, on est donc payés par la collectivité publique, et on a un devoir de rendu – non pas de l'argent, qui est investi dans toute la recherche qu'on peut imaginer – mais de rendu des résultats, tout simplement. C'est une question de responsabilité intellectuelle, tout simplement. Donc, oui, j'ai besoin et j'ai envie de faire sortir la science du laboratoire. On n'est pas là pour simplement faire des bulletins de paillasse ou des comptes rendus scientifiques incompréhensibles de la majorité des gens. Donc d'une part, on est obligés, et j'y trouve un grand plaisir et une grande satisfaction, d'écrire des articles scientifiques purs et durs, ou des ouvrages universitaires, ça fait partie du travail, et ça assure le sérieux de tous ces travaux interdisciplinaires. Et d'un autre côté, j'ai également plaisir – mais pas que moi, tous les gens qui travaillent également avec moi le font – à diffuser le savoir tout simplement, que ce soit par des émissions de radio, de télévision, ou des chroniques ou des livres grand public également. Tout ça fait simplement partie de la diffusion du savoir et ça me

semble vraiment naturel. Et puis l'échange également avec le public peut donner lieu à des nouvelles idées de recherche, que ce soit des étudiants en école de journalisme, que ce soit des étudiants en audiovisuel, que ce soit des étudiants en droit, ou que sais-je encore ? Tout ça donne vraiment à chaque fois lieu à des échanges, des nouvelles idées, c'est extrêmement fécond. Donc pour rien au monde je ne changerais ça, si tant est que ça ne fasse pas de mal à la discipline, ma discipline principale étant la médecine légale.

Science de la mort et humanisme

Dans *Male Mort*, vous vous intéressez à la reconstitution scientifique des morts violentes mais sans oublier le contexte émotionnel qui entoure toute mort. Comment conciliez-vous ces deux approches ?

Où se situe, pour vous, la frontière entre l'objet d'étude qu'est le corps mort et la personne qu'il a été dans toute son humanité ?

Je ne fais aucune différence entre l'objet et la personne ou l'individu. Dans quelques jours, je vais cosigner un éditorial dans la *Revue de médecine légale*, avec Claude Huriet, sénateur et fondateur de la loi de bio-éthique, Yves Coppens, paléanthropologue et Christian Hervé, directeur du laboratoire d'éthique médicale, et mon ancien directeur de thèse d'éthique. Le but de ce papier est de poser la question : « La science peut-elle être impudique ? ». Est-ce qu'on a le droit de faire de la recherche en exhumant pour le plaisir des corps humains, de publier des articles qui vont être vus par beaucoup de gens avec la momie toute nue, ou les organes génitaux directement visibles de tel ou tel individu, simplement pour le plaisir, que ce soit un plaisir personnel ou le plaisir de la recherche ? Je pense qu'il y a une relative moralisation à mener. Sans vouloir jouer le « père la vertu », derrière chaque squelette, il y a un patient qui sommeille, patient, personne, individu, quel que soit le nom qu'on lui donne. La même chose est valable pour une momie ou pour des cas médico-légaux. Il faut avoir une certaine retenue, une relative pudeur, parce que nous sommes avant tout médecins, des scientifiques aussi, avec un respect de bonnes pratiques professionnelles, mais médecins quand même, et médecins surtout. C'est ce qui orientera et oriente dorénavant mes actions. Cette réflexion a bien sûr mûri au fur et à mesure de mon existence. Il y a cinq ou dix ans, je ne vous aurais pas forcément dit la même chose, vraisemblablement pas du tout d'ailleurs, mais entre temps, j'ai eu une thèse d'éthique, entre temps j'ai beaucoup parlé et échangé avec mes collègues, et mon directeur de thèse a beaucoup influé sur mon jugement – et j'espère qu'il m'a fait mûrir dans le bon sens. Donc, derrière chaque squelette, chaque fragment osseux, chaque corps, pour moi, il y a une personne, et oui cela influe énormément sur mon jugement. Mais s'il y a un ressenti évident, il ne

faut non plus avoir de compassion ou d'empathie excessives vis-à-vis de ces gens qui sont morts il y a plusieurs années, dizaines d'années ou siècles. Nous ne sommes pas là non plus pour pleurer sur leur mort, mais plutôt pour la rentabiliser sur le plan scientifique si je puis dire, sans perdre de vue qu'il y a un relatif humanisme ou un relatif respect et une pudeur à avoir vis-à-vis d'eux.

Mise en pratique : le tartre dentaire

Vous confessez parfois votre passion pour le tartre dentaire. En prenant l'exemple de Charlotte de Savoie, que vous avez étudié, pouvez-vous nous démontrer l'intérêt d'une telle étude ?

Pour Charlotte de Savoie, l'étude des squelettes conservés dans la crypte de Clairay-Saint-André était sous la direction de Patrice Georges de l'INRAP (Institut National de Recherche Archéologique Préventive), je n'en ai fait que l'étude paléo-pathologique. En effet, l'étude au microscope du tartre dentaire a été extrêmement intéressante et nous avons d'ailleurs bien développé cette technique sur le plan à la fois archéologique et anthropologique médico-légale. Charlotte de Savoie a été ainsi par exemple un excellent moyen de développer la méthodologie. Le tartre dentaire est une plaque dentaire, c'est à dire une substance visqueuse à la surface des dents, un amalgame de salive, de résidus alimentaires, de quelques globules rouges, des hématies issues de petits saignements et de globules blancs également. Si l'on a mâchonné ses propres cheveux ou des particules de textile il est possible d'en retrouver également dans le tartre dentaire. De même que des pollens de l'air ambiant quand l'on a le nez bouché et que l'on respire par la bouche. Tout ce qui rentre à l'intérieur de la bouche se retrouve dans la plaque dentaire qui va se calcifier au fur et à mesure pour devenir le tartre dentaire. C'est ce tartre dentaire que l'on examine ensuite au microscope, à la fois le microscope électronique à balayage et le microscope optique ce qui nous donne des grossissements et des possibilités d'études radicalement différents. L'on peut ainsi observer tout ce qui a été dit : l'alimentation de l'individu, des parasites alimentaires ou sanguin. Par exemple pour Charlotte de Savoie, il a été décelé du plasmodium, signe qu'elle était atteinte par la malaria, le paludisme qui a été mis en évidence dans le sang circulant, notamment au niveau des globules rouges, les hématies qui étaient parasitées. Etant donné qu'elle avait des petits saignements gingivaux, on a retrouvé ceci dans son tartre dentaire. Récemment un autre parasite a été mis en évidence sur du tartre dentaire d'un individu du haut Moyen-Âge dans le sud de la France. Cet individu était vraisemblablement soit un voyageur, soit un « esclave » ; le terme est impropre car nous sommes en territoire franc. Peut-être s'agit-il de quelqu'un qui était utilisé mais venant de l'étranger. Ce parasite vient

vraisemblablement d'Afrique du Nord. C'est aussi un marqueur des mouvements soit de nourriture, soit des mouvements de population.

Questions bonus

Vous sentez-vous plus Bones, anthropologue criminelle, ou Indiana Jones, archéologue et homme de terrain ?

Anthropologue criminel très clairement, anthropologue médecin légiste, mais aussi homme de terrain. Je n'ai ni l'accoutrement ni le physique d'Indiana Jones, je suis désolée de vous frustrer. Ce travail de terrain est pour moi extrêmement intéressant parce qu'il fait justement la part entre l'objet dans son contexte et puis le travail de laboratoire. Et faire l'un sans l'autre, je trouve, serait extrêmement frustrant.

Au vu de votre approche de la mort, comptez-vous donner votre corps à la science ?

Oh oui, bien sûr. Oui, j'espère que la science l'acceptera. D'ailleurs, je vous incite tous à avoir votre carte de donneurs d'organes ou de donneurs de corps à la science. Moi, ce sont les deux. Ça dépendra du contexte. Je souhaite que mes organes soient donnés pour sauver le maximum de vie. Si jamais ce n'est pas possible – pour des raisons de conservation, ou de morcellement ou de traumatisme – dans ce cas-là, je souhaite que mon corps soit donné à la science. Le but, c'est de profiter. Les morts sont vraiment utiles aux vivants.

Avez-vous une phobie quand vous partez sur le terrain ?

Je n'aime pas trop prendre l'avion. Je préfère tellement prendre le train. Mais sinon, je n'ai pas de phobie particulière. Je fais attention à ne pas avoir des scorpions dans mes chaussures, comme ça m'est déjà arrivé une fois au Bénin. Mais, non pas de phobie particulière. Je suis plutôt calme, tranquille et serein.